

Collection « Des chroniques peu conformistes »

# A L'HEURE DE NOTRE MORT



Alexandre-Arnaud



# **A L'HEURE DE NOTRE MORT**



**Alexandre-Arnaud**

« Des mondes presque parfaits... »

# **A l'heure de notre mort**

Livre 2 de la collection

« Des chroniques peu conformistes »

ISBN : 978-2-9525970-5-0

© Alexandre-Arnaud, 2009 / [alexandre-arnaud.com](http://alexandre-arnaud.com)

Tous droits réservés.

« Des mondes presque parfaits... »

Vous entrez à présent dans un monde, le mien, celui de mon enfance, de mes rêves, de ce que je souhaite tant que notre société soit un jour ; un peu meilleure qu'aujourd'hui.

Retrouvez-moi sur [www.alexandre-arnaud.com](http://www.alexandre-arnaud.com) pour suivre les sorties de mes romans, mon univers, pour faire une pause tout simplement...

Bonne lecture.

Alexandre-Arnaud





**Déjà paru dans la même collection**

*Les larmes du futur*

**A paraître prochainement**

*Un troisième roman*

**Déjà paru dans la collection « Des univers perpendiculaires »**

*La planète illogique*

*Petites histoires*

*L'excursion insolite*

*eXodus 1.0*

**A paraître prochainement**

*eXodus 2.0*



## **Sommaire**

Le printemps .....	15
L'été .....	23
L'automne .....	31
L'hiver .....	43



Le printemps ; traditionnelle saison des amours, devient le temps d'une histoire, un combat pénible et lourd.

Cet été ; les vacances, le soleil et la lavande seront-ils suffisants pour sauver cette âme en perdition ?

Il y a encore l'automne ; saison froide, triste et humide par excellence, qui ne trahira pas, quant à elle, ses exigences.

Et puis l'hiver qui revêtira, pour l'occasion des fêtes de fin d'année, un bien étrange appareil.

Quatre saisons qui ne sont, en ces circonstances extrêmes, ni le nom d'une précieuse symphonie ni celui d'une délicieuse pizza, plutôt quatre existences au bord de l'abîme de la vie...



## Le printemps

Comme chaque jeudi, l'homme se rendait à l'hôpital. Il y passait presque toute la journée. Il ne fallait pas bouger. Il pouvait se rendre aux toilettes, c'est tout. Il traînait alors derrière lui le distributeur de chimio, comme il l'appelait.

– Ça au moins, c'est gratuit ! plaisantait-il avec les autres patients.

Mais en fait, il était bien le seul à plaisanter. Les autres le regardaient comme un O.V.N.I. venant d'atterrir. Ou plus exactement comme son pilote ! Un martien ou quelque chose dans le genre. Car ici, personne ne parlait, ne riait, moins encore ne plaisantait.

L'affaire était sérieuse et entendue. Il fallait guérir et il fallait être réfléchi, sinon pas de rétablissement possible. Oui, il fallait...

Mais n'étaient-ils pas dans l'erreur et l'homme dans le vrai ?

Lorsque l'homme sortait du centre hospitalier et malgré son optimisme, il n'avait qu'une envie ; rentrer chez lui, se mettre devant la télévision et se laisser aller. La plupart du temps, il était trop éreinté pour faire quoi que ce soit d'autre. Parfois, il ne parvenait même pas à se faire à dîner. Il était incommodé par le traitement, écœuré, comme après un repas trop arrosé et trop gras.

Il restait alors dans cet état comateux toute la nuit sur son canapé. C'était comme une coquille qui le protégeait. Le

lendemain, en général, il allait mieux. Pourtant, la fatigue de la veille ne s'estompait pas toujours facilement.

Mais le plus dur, c'était cette solitude qui l'enfermait peu à peu sur son sort de malade un peu différent des autres malades de la vie de tous les jours ; un malade atteint d'un cancer.

Pourquoi ? Il ne le savait pas. Après tout, être malade d'un cancer ou d'autre chose, quelle différence ? En fait, il avait la réponse, mais ne voulait pas réellement se l'avouer !

Le cancer fait... peur aux hommes.

Tout « simplement » !

Ainsi, peu à peu, ses amis s'étaient éloignés. Oh pas méchamment. L'homme l'avait bien compris et ne leur en voulait pas. Car effectivement, ce n'est pas terriblement excitant de rendre visite à quelqu'un qui perd ses cheveux, ne peut rien faire de ses journées et ne pense qu'à ça !

Alors, il faisait sans eux, comme il avait, du reste, fait presque toute sa vie.

Il se débrouillait seul.

Les titres de l'album de Grégoire, un nouvel artiste français, s'égrènent dans l'appartement de l'homme.

Un piano léger se distille tendrement ou bien s'envole gracieusement vers des riffs de guitares sur des rythmes plus ardents. Les textes défilent, donnant un sens à la raison de l'homme, à sa volonté de se battre, à la vie, tout naturellement : *Ta main, Nuages, Toi + Moi, Rien à voir, Ce qu'il reste de toi, Donne-moi une chance, Rue des étoiles, Sauver le monde, L'ami intime, Prière, Merci et A la claire fontaine.*

L'homme écoutait l'album en boucle, chez lui, dans la rue, à l'hôpital. Depuis qu'il l'avait acheté, il ne pouvait plus s'en passer. Il le trouvait vif, plein d'esprit et tellement vivant.



Tout ce dont il avait le besoin. Et les infirmières ne pouvaient que l'encourager. Elles s'en amusaient lorsqu'il chantait à voix haute, et parfois même à tue-tête les titres du jeune artiste. Car tout ce qui fait du bien est nécessaire pour vaincre.

Ne jamais rien laisser passer pour tenter de s'en sortir.

Et pas question pour l'homme de plonger dans des tourbillons mélancoliques qui l'emporteraient plus profondément dans une dépression amère qui ne ferait qu'alimenter la maladie...

Non, non et non !

Saloperie d'infection, chiotte de cancer !

Putain de maladie. Elle ne l'aurait pas. Il ne fallait pas qu'elle gagne. Elle devait s'en aller, le laisser vivre...

Bien sûr, parfois, l'homme perdait un peu pied. C'est bien normal en de telles circonstances. Pourtant, jamais, sa volonté ne faiblissait.

On a tous une chance de s'en sortir. Et rien n'est jamais perdu d'avance ! Cependant, la volonté de se battre n'est pas donnée à tout le monde. Elle se mérite, se gagne, n'est pas innée.

*Sauver le monde* était l'un des titres préférés de cet album. Une chanson un peu triste dans la musique, mais également pleine d'espoir dans les textes : *Se connaître, la vie qui coule dans nos veines, ne pas se laisser abattre, ouvrir les yeux et combattre, abandonner la peur et la peine, ne pas se noyer de douleurs, ne s'accorder aucune trêve et croire encore qu'il reste un espoir que nos corps se soulèvent...*

L'homme ne s'en lassait pas. Il l'écoutait une fois, deux fois, dix fois à la suite.

Grâce à sa bonne humeur, l'homme était peu à peu devenu l'ami des malades qui n'avaient pas comme lui, la chance de rentrer chez eux le soir venu. Et lorsqu'il arrivait le jeudi matin, il passait leur dire bonjour avant d'aller lui-même s'allonger dans un coin pour recevoir son traitement.

A son entrée dans leurs chambres, la joie revenait sur le visage de ces hommes, femmes et enfants dont la maladie était parfois terminale.

Sa combativité, exemplaire sur bien des points, en avait fait la mascotte du service. Et sans doute que cette ardeur envers la vie sauverait d'autres vies. Il le souhaitait. Donner un peu de son énergie à ceux qui n'en avaient plus !

Mais à force de donner aux autres, que nous reste-t-il ? L'homme se le demandait souvent en regardant le liquide supposé le sauver doucement se distiller en lui. La poche était changée quatre fois dans la journée.

– Tout ce liquide ! se disait-il en hochant la tête de gauche à droite.

Pendant ce temps, de profondes réflexions s'immisçaient en lui. Il ne pouvait les interrompre. Son cerveau voulait des réponses, même si son âme pensait le contraire. Elle tentait de ne pas les entendre. Elle pensait qu'elle avait suffisamment d'afflictions comme ça ! Pourtant, elle ne parvenait pas à les contrer...

Laquelle de ces affirmations était la bonne ? Impossible à déterminer. Impossible de répondre sans perdre quelque chose, pourtant ne le fallait-il pas ?

Avoir la véritable chaleur d'un seul ami ou la froideur de cent autres ?

Être amoureux et vivre jusqu'à 50 ans ou être célibataire et vivre jusqu'à 100 ?

Gagner beaucoup d'argent et n'avoir aucun temps pour soi ou gagner peu et profiter de la vie ?

Être en mauvaise santé et mourir à 120 ans ou en bonne santé et mourir à 30 ans ?

Après ces réflexions tout droit sortis de la quatrième dimension, l'homme se mettait souvent à fantasmer... Il ne pouvait pas s'en empêcher non plus.

Comment ne pas rêver de faire beaucoup plus de ses jours, de ses nuits, de sa vie ?

Ne vivre qu'une existence n'est-il pas terriblement réducteur ? Combien sommes-nous à secrètement souhaiter vivre plusieurs existences en cette nouvelle journée qui commence ? Et tour à tour devenir le numéro 1 du Tour de France, le P.-D.G. d'Apple ou un milliardaire qui n'a rien faire d'autre de ses jours que d'en faire un art de vivre !

Aujourd'hui, il fait très beau. Mais l'homme n'a pas le courage de sortir. Il est fatigué. La dernière chimio l'a épuisée. Et puis, les nouveaux résultats des examens ne sont... pas bons !

Oh, il ne se fait guère d'illusion, car au final, il le sait, c'est toujours la mort qui triomphe. Pourtant, il sait qu'il a contribué à donner un peu de bien autour de lui. C'est toujours ça de gagné pour ces gens.

Et comme le dit si justement Grégoire dans une autre de ses chansons : *Ce qui tue... c'est le silence !*

Chaque jour, en se levant, l'homme se demande s'il verra la nouvelle saison. Il le souhaite de tout cœur. Il aime beaucoup le printemps. Le beau printemps. C'est un peu le prétendant de l'été qui lui ravira néanmoins la première place. Mais peu importe ! Il préfère tout de même le printemps. Plus sobre, plus discret, plus fougueux. Après tout, c'est lui qui fait renaître la vie et donne l'espoir après le triste automne et l'hiver froid !

Et il a raison.

Car comment ne pas s'émerveiller du printemps qui pointe le bout de son nez ?

De ces magnolias en fleurs. Ou de ces simples pâquerettes et pissenlits qui recouvrent à cette saison les prairies vêtues de vert.

Comme ce beau cerisier, qui à la moindre rafale de vent, donne ce que l'homme appelle la neige du printemps. Elle le couvre de particules blanches ; tièdes, douces et tendres.

Les premiers barbecues, les manches courtes et les siestes sous le pommier de sa grand-mère !

Pourtant, de vilains présages approchent ; une dizaine de corbeaux tourbillonnent au-dessus de sa tête. Sentent-ils la mort, sa mort approcher ?

Les animaux ont, dit-on volontiers dans les campagnes, plus de sensibilité que les humains à cet égard !

L'homme ne peut l'accepter, il les chasse, les poursuit, s'es-souffle. Il n'a plus la vigueur nécessaire pour réaliser ce genre d'efforts. Il se met à crier, hurler, plus fort, encore...

Il se réveille. Ce n'était pas tout à fait un rêve, ni un cauchemar, un état entre les deux, un vertige peut-être !

Un de plus.

Ça y est, le printemps est là. Enfin !

Oui, il vient d'arriver.

Il est suave, gentil – dans le bon sens – et rend heureux.

Une jeune fille.

Comme une fleur.

Un baiser.

Une idylle qui naît.

Qui restera près du cœur.

La la la la, la la la la...

Un départ.

Appelle-moi...

Le temps qui passe.

Solitaire...

Les jours, les soirées, les nuits, les mois, les années...

Un printemps qui renaît...

L'homme voulait le respirer et le voir reflurir la nature.  
Secrètement, il espérait aussi un geste de sa part ; un tout  
petit sursis de vie.

Pour lui !

Ce n'était pas grand-chose, à peine comme un baiser.

Mais il lui faut... céder la place à sa saison préférée.

Et il le fait de bonne grâce.

De toute façon, il n'a guère le choix...

**FIN**



## L'été

A l'heure de notre mort, sonne le bilan.

Le final, l'ultime, le définitif ! Appelez-le comme vous voulez. C'est le dernier !

On sait que jamais plus il n'y en aura d'autre.

Et toutes les étapes de la vie défilent alors sans pudeur aucune ; les grandes actions, les coups bas et les petits secrets.

Tout revient en mémoire, tout est clair, tout est là.

Tout est vain. Aussi...

Oui, tout défile. Les amours, notamment.

Bien sûr ! Devrais-je plutôt dire.

Pourquoi ? Sans doute parce que rien n'est plus important ! Il y a les bons, les mauvais et puis le vrai. Celui que l'on a l'habitude d'écrire avec un grand A.

Ensuite, tout le reste arrive en joyeux désordre. Chaque élément essayant de prendre la prépondérance sur un autre.

La jeunesse, les coups d'enfer et les foireux. La mob ! Les amitiés qui sont faites lentement puis rapidement défaites. Les amourettes de l'adolescence. Les galères en dehors du nid familial. Le premier job, le premier studio ou la première Deuche. Les régimes, les tubes de Clearasil, les marques à posséder et celles à détester. Les vacances au bord de la mer sans les parents.

Tout se bouscule et parfois pas dans le bon ordre. Mais qu'importe. A cette heure-ci, les mots n'ont plus réellement d'importance.

Les petits cancers et les grands bobos. Les assiettes bafouées et les cœurs ébréchés. Les enfants mal nourris et les animaux mal éduqués. Les heures de folie et les embouteillages supplémentaires. Les mots en trop et les gestes en moins. Les illusions tardives et les réveils perdus.

Cependant et même dans le désordre, toutes les choses passées ont une importance. Pour soi-même bien sûr. Pour les autres, c'est différent car chacun ne connaît réellement que sa propre existence et encore ! Alors, celles des autres...

Finalement, qu'y avait-il de si important là-dedans ?

Eh bien, après y avoir réfléchi longtemps, très longtemps, la réponse est inéluctablement : Rien !

Rien n'est important !

Pourquoi ?

Parce que quoi que l'on fasse, la vie finit toujours par avoir le dessus sur nous, pauvres humains qui croient maîtriser leur naïve existence mais qui n'en sont finalement que les pantins articulés, des marionnettes qui, sans les fils de la vie, ne tendraient pas debout, de simples bouts de chair agglutinés à la suite sans but réel ou précis !

Oui, ce bilan était bien définitif. En revanche, pas la vie. Pas ma vie ! Enfin pas encore. Je ne suis pas vieille, je ne suis pas malade et donc pas encore morte !

Mais c'était tout de même mon dernier bilan ! Et il m'a permis de me dire, de comprendre, de décider... que rien, absolument rien n'a d'importance. La vie, cette substance étrange que l'on reçoit en cadeau n'est qu'une vague succession



d'états d'âmes embarrassés qui ne satisfait jamais l'être qui les vit !

Et c'est bien normal. L'homme n'a d'humain que cette enveloppe faite de peau. Le reste étant, par définition, bien trop immatériel pour saisir ce qu'il fait là...

J'étais sortie du hall de la gare. J'avais une heure à patienter. J'étais partie un peu tôt. Top tôt. Comme à mon habitude. J'ai toujours préféré être en avance qu'en retard. Parfois, c'est très en avance, comme aujourd'hui mais ce n'est pas grave. C'est toujours mieux d'être ici que rater un train et devoir attendre plus encore pour pouvoir en attraper un autre.

J'ai toujours détesté les gares. Elles éloignent de tout. De la famille que l'on a visité pour le week-end, de son amoureux qu'on ne peut se résigner de laisser ou d'un lieu que l'on affectionne tout particulièrement.

Comme j'ai du temps, je me suis installée à l'extérieur. Le soleil est apparu, se détachant des nuages, comme pour m'accueillir sur le parking. Les titres *Miracle*, *Ashes* et *Breaking Ties* du groupe OceanLab défilent dans mes oreilles. Et l'instant est tout simplement parfait.

On dirait que les chansons ont été faites pour se marier au soleil. Cela dit, il est vrai que l'album a été composé à Ibiza, donc c'est normal que la mer, le sable et le soleil soient de la partie.

Je m'imagine presque en été si ce n'est pour la froideur atroce de ce mur en béton beige sur lequel je suis posée.

Pourtant, nous sommes début décembre. Mais le week-end que je viens de passer à Aix m'indique tout le contraire ; un joli mois d'avril ou de septembre.

Il fait chaud à présent. Très chaud. Merci soleil.

J'escaladais le muret et allait cueillir de la lavande. Je savais exactement ce que j'allais en faire. Tenir le bas de la tige dans la main gauche et utiliser la droite pour détacher les graines de la partie haute. La récolte faite, je portais ma main droite à hauteur de mon nez. Et la douce odeur de la plante se révélait à mes sens. Je conservais les graines quelques minutes, comme pour tenter d'emporter avec moi un soupçon de Provence.

Pourtant, dans un instant, il me faudrait redonner ces graines à la terre qui les a fait naître. Sans doute avais-je, sans réellement le savoir, ensemencé un autre plant du beau végétal violet. Je l'espérais en tout cas. Et la prochaine fois que je viendrais, je vérifierais le résultat !

Enfin, si je reviens un jour. Oui, il faut que je revienne. Ne serait-ce que pour voir si le nouveau plant a pris et s'est développé.

Quelle idée, quelle idiote. Je ne vais pas revenir pour une plante. Mais parce que j'en ai envie. Pourtant, en cet instant, ce n'est pas le cas !

Le soleil chauffe mon corps et réchauffe mon cœur, tous deux fâchés de quitter la région. Le corps pour la chaleur de l'astre lumineux et le cœur pour celle de mon amoureux.

Cependant, les départs comme celui-ci profilent normalement de jolis retours en perspective.

Finalement, l'heure d'avance que j'avais est passée bien vite sous le soleil du coin, rythmé par les va-et-vient des trains.

Les odeurs de lavande s'en sont allées avec la fermeture automatique des portes du long train bleu. Le soleil lui-même m'avait dit au revoir lorsque j'avais quitté mon mur froid en béton pour la salle de la grande gare vitrée... comme pour me dire : ne t'en fais pas, je ne reste pas, puisque tu t'en vas !

Tandis que mon regard se fixe à observer ce qui défile rapidement depuis le train, les deux prunelles de mes yeux apparaissent dans le reflet de la vitre lorsque le paysage s'assombrit. Il me fit peur. Le bleu sombre me donna froid dans le dos. Le noir que j'y vis me rappela un être que je détestais, étant petit. Un être vil, sans âme ni cœur. Heureusement, les champs de tournesol qui surgissent sans prévenir me détournent de cette image obstinément lourde à porter. Et le jaune éclatant des belles plantes me redonne le sourire.

Les réunions de week-end ou de vacances dans cette grande propriété de famille en Bretagne deviennent douloureuses à assumer. Tandis que tout le monde est en couple, heureux et sans problème, j'arrive seule, dans ma chair blessée de femme célibataire.

Encore ? Toujours ? A nouveau ?

Les réactions sont diverses. Cela dépend des invités. Les étrangers font toujours les gaffes les plus douloureuses. Bien sûr, ils ne savent pas. C'est leur justification. Pourtant, rien ne les excuse. En tout cas, moi je ne pardonne à personne. Tant pis. Je les hais tous !

Alors, je prends mes chaussures de sport et je pars courir à travers la campagne. C'est encore ce que j'ai de mieux à faire. Mais rapidement, un groupe de nuages semble me suivre. Il passe devant le soleil qui ne peut rien faire. L'ombre se rapproche. Sur la grande route que je longe, je vois la pénombre de la mort me rattraper à grands galops. Je voudrais lui échapper que je ne pourrais pas. Elle va bien trop vite pour moi. En un instant, elle m'a rejoint. Quelle atroce vision. Elle m'a choqué... Saura-t-elle me donner la force de m'en sortir ?

Peut-être...

Et puis, sans frère ni sœur, je n'ai personne à qui me confier. Après tout, peut-être se détesterait-on, mais en tout cas, cela serait tout de même quelques sentiments à partager !

Rapidement, je vais m'ennuyer ici. Je le sais. Je veux le vrai soleil, celui de mon Sud natal. Il me faut repartir. Je ne comprends pas comment on peut imaginer vivre dans le Nord, avec le froid, la neige, les blizzards.

Quelle angoisse, quelle déprime cela doit occasionner !

L'album *Sirens of the Sea* continue de passer en boucle dans la voiture. Cependant, les chansons mélancoliques que je jouais l'hiver dernier à Aix sont trop difficiles. Donc je zappe ces titres trop lents pour systématiquement rejouer ceux qui bougent.

Il ne faut jamais tenter le diable lorsque l'on est en position faible.

Et fenêtres fermées, clim en marche, musique à fond, je sillonne l'arrière-pays varois à bord de la petite 107 que j'ai louée pour cette courte escapade. Je goûte à nouveau les plaisirs de la vie.

Simple, sans prise de tête, sous le soleil.

Et les paroles de *Come Home* me battent les tempes. Rapide et vive, la chanson m'inspire de bons sentiments. C'est au tour de *On a good day* de me marquer plus encore. Et quant à *If I could fly*, il ne peut que m'emporter loin, très haut dans le ciel. Et les images merveilleuses d'un futur se dessinent à nouveau...

*Lonely girl* en revanche, et malgré sa prestance, me redonne un court instant la mélancolie d'avant... Pourtant, l'ensemble ne peut que m'apporter la joie de vivre. Et il n'y a que ça d'important !

A tout jamais, cet album est associé à mes dernières vacances dans le Sud. Et les visions que je garde de Fayence, Bagnols et Saint-Paul – tous deux en-forêt – sont particulièrement précieuses.

Joyeuses, chaudes, éternelles.

Un jour, j'y vivrai...

Au détour d'un virage, je découvre une forêt. Je freine et me gare ! Un grand panneau indique qu'elle a brûlé l'année dernière. Effectivement, de vilains buissons incendiés se répandent de chaque côté du chemin que j'emprunte. Pourtant, çà et là, de nouvelles pousses s'activent à renaître. Déjà...

C'est ça l'incroyable force de la vie ; elle se tient souvent là où on l'attend le moins.

Néanmoins, les bois carbonisés me donnent de la peine. Celle de t'avoir perdu à tout jamais, toi mon amour ! Je ne sais pas tout à fait pourquoi ils m'interpellent à ton souvenir. Mais en tout cas, l'ébène de la mort ne me donne pas de bonheur. Sans doute parce c'est ce que je vois partout et non la renaissance de la vie. Pourtant, la couleur verte des herbes et des arbres qui rejaillissent au milieu de ces ecchymoses est plus nombreuse que le noir. Mais l'âme ne se nourrit pas toujours de ce qui est rationnel.

Surtout en pleine dépression.

J'en suis consciente. C'est déjà bien. *A priori*, tant de personnes en font la traversée au moins une fois dans leur vie sans même s'en rendre compte !

Aujourd'hui, il fait beau. Je suis revenu dans le Sud.

Enfin !

Je suis assis à la terrasse d'un café de Bandol. Je regarde passer les gens. Et je n'ai besoin de rien d'autre.

Souvent, l'âme se suffit de ce genre de clin d'œil pour reprendre le dessus. Alors, j'ai décidé de la laisser faire, de lui donner ce comprimé pour arrêter le mal. Un comprimé pour endiguer les maux du cœur, quelle invention cela pourrait faire !

« Le soleil en pilule pour guérir les plaies du cœur, du corps et de la vie tout entière ». Achetez mes pilules miracle ; entendrait-on crier dans les foires ou les fêtes foraines !

Un jour, et grâce à ces remèdes, plus personne n'aura mal au cœur. Belle pensée. Oui, belle pensée. Ou alors une nouvelle ineptie que l'on invente juste parce que l'on en a besoin !

Finalement, j'ai décidé de vivre.

Eh oui...

Comme je l'ai déjà dit ; parfois, il n'en faut pas beaucoup pour reprendre le dessus. En tout cas, pas à moi. Un sourire, une fleur, un rayon de soleil...

C'est mon signe qui veut ça ; Balance ! Parfois, c'est un handicap d'être aussi volatile dans ses idées. Mais parfois, c'est aussi ce qui me sauve !

Il fait trop beau pour mourir aujourd'hui.

Merci le Sud...

Oui, bien trop beau !

**FIN**

## **L'automne**

A force de revêtir les frous-frous sarcastiques de la Marquise de Merteuil le jour et la sombre cape de Dorian Gray la nuit, la vie s'est finalement dérobée sous mes pieds.

Que dis-je la vie ! Ma vie !

Il ne faut pas que je me voile les yeux un instant de plus. J'ai perdu trop de temps, beaucoup trop de temps. Il est maintenant nécessaire de trouver une solution, une échappatoire à cette morosité ambiante !

Il en va de mon existence car à continuer ainsi, c'est la mort assurée. De l'esprit bien sûr, pas du corps, encore que de l'un, découle l'autre.

Et l'automne qui s'avance dans la nuit froide emprisonne les hommes dans leur folie, les obligeant à se replier sur eux-mêmes. Ils s'abandonnent à la nouvelle saison, non sans rancœur. La plupart la détestent !

Non ?

Moi, c'est le cas, je hais l'automne. C'est un peu le vilain petit canard des quatre saisons. Le printemps, l'été et l'hiver sont de nobles états, mais l'automne se positionne tout autrement ! Comme dans ces tests de QI où il faut trouver l'élément indésirable, celui qui ne correspond pas aux autres.

Eh bien, ce serait lui ; l'automne, en 3<sup>e</sup> position.

L'avancée de la vie est sans pitié. Elle n'attend jamais que chacun d'entre nous trouve le moment idéal pour vivre pleinement. Elle n'attend rien du reste. Elle avance, tout simplement.

Inéluctablement !

Non, jamais elle n'interrompt sa course. Lui, elle, vous. Nous tous vieillissons un peu plus chaque jour.

Et puis, un matin, on se réveille et se demande où sont passées ces dernières années ?

Depuis la rupture de cet ex dont on ne parvient pas à se défaire. Depuis que l'on a perdu ce parent si cher. Depuis cette dépression sans fin...

Et malgré tout ce qui nous entoure et nous encourage à bouger, nous dépasser, plus pragmatiquement ; vivre, on reste là.

Seul !

Inerte, mou et terriblement ennuyeux.

Alors, on se répète encore et encore : Mais où sont passées ces années ? Il me semble que c'était qu'hier cette histoire ! Au fond, bien sûr, ça l'était. Une semaine, quatre mois, deux années ! Ce ne sont quelques gouttes d'eau dans la vie d'un homme.

Néanmoins, pour l'homme affligé, ce sont pourtant de long matins de maux de tête, de longues soirées d'angoisse et de plus longues encore... nuits d'insomnies.

C'est mon cas...

Et si la plupart du temps, je dors bien, parfois aussi, je ne dors rien. Et c'est agaçant à la fin ! Tourner, tourner, encore tourner. Ne jamais s'arrêter...



Il faut que ça cesse !

Oui, il le faut.

Bien sûr, tout n'est pas de mon fait. Enfin, pas entièrement. D'autres personnes sont également responsables de l'état dans lequel je me trouve. Cependant, puis-je les blâmer pour autant ?

Ce sont de tout petits riens qui font les grands changements. C'est ce que ma grand-mère disait. Bien sûr, elle ne parlait pas des relations amoureuses, plutôt des rapports humains.

Mais au final, est-ce si différent ?

Au début, c'est un sourire là où il n'y en avait plus. Une figure plus légère. Une démarche alerte.

Puis, au fur et à mesure que la nouvelle personne entre peu à peu dans la vie de l'autre, les sourires s'effacent pour laisser place à une attitude enjouée. Les rides se défont, le teint s'illumine. C'est au tour d'un nouvel optimisme de s'installer. Il se déploie sur le visage. La joie de vivre revient. Doucement. Tendrement. Sûrement.

La renaissance est en marche. Le renouveau de l'être en peine a lieu. Il doit tout à l'autre. Et sans l'autre, il n'est plus rien. Il en est déjà persuadé. Pourtant...

Ainsi, la gentillesse qui avait abandonné l'être – car la solitude donne de l'amertume à son occupant – reparaît.

Le corps entier revit. On se sent mieux. Moins lourd, plus vivant, presque beau.

Car penser à quelqu'un, c'est déjà... le début du bonheur, pour reprendre une publicité !

Ensuite, avec l'amour, ce sera plus marquant encore.

Lentement, parfois sans conscience, on avance à nouveau dans la vie. On se métamorphose.

L'inspiration que donne l'amour à l'âme est sans limites.

Cependant, l'optimisme que peuvent parfois générer certaines situations, comme les premiers rayons de soleil au tout début du printemps, une chanson que l'on adore ou un film qui donne de la joie est généralement de courte durée. Ces moments semblent fondre comme neige au soleil. Ils ne durent qu'un temps et laissent souvent place à un état plus morose encore que le précédent.

Alors, et au grand dam de paraître morbide, mais c'est bien là pourtant la même fin tragique de la Marquise ou de Dorian, il semble que seule la mort puisse nous délivrer de l'horrible destin dans lequel on s'est enfermé et conforté toute une vie durant.

La délivrance que l'on attend, le détachement des douleurs, le terme de ces maux de cœur.

Pour l'éternité.

Enfin...

J'eus soudain une folle envie de macarons. Les couleurs des délicieuses petites pâtisseries se mirent à défiler devant mes yeux. Le rouge de la fraise, le brun du chocolat ou le vert pâle de l'amande douce.

Puis les parfums s'enchaînèrent, apportés par une armée de domestiques tous plus habillés les uns que les autres.

A la violette, à la rose, à la réglisse, à la vanille, au café, au citron...

Une seule pièce colorée à la fois. Et dressée sur un napperon de dentelles froufrouées, lui-même posé au centre d'un plateau d'argent.

Que de couleurs et de parfums. Que de choix. Quel dilemme !

J'hésitais entre la douceur de la fleur d'oranger, le léger acidulé de la framboise ou l'exotisme de la mangue.

Point trop n'en fallait.

Si, je les aurais tous !

Non, un seul ! Car ce n'est pas sérieux.

Stupide de se démanger l'esprit pour un pauvre macaron ?

Certes, mais lorsque la tourmente s'active dans l'âme en naufrage, rien n'est interdit ! Le sentiment que tout ira bien n'est jamais réel et ne dure généralement pas. Alors, toute distraction est autorisée.

Et puis, qu'ai-je d'autre à faire ?

Une constante sensation d'insatisfaction se met alors à tourmenter mon âme. Et comme si douleur mentale ne semble pouvoir exister sans affliction physique, l'estomac se prend à faire de même. Il me tord en deux.

Trop de macarons ou pas assez ?

Peu importe, il en reste mais je n'en veux plus.

Je les repousse d'une main désabusée.

Parfois, la vie nous impose des épreuves sans que l'on puisse en imaginer les moindres conséquences.

Pourquoi rencontrer son ex dans une exposition un an après la séparation tandis qu'elle habite à deux cents kilomètres d'ici ? Pourquoi voit-on constamment des reportages sur sa ville, en allumant la télévision ? Et sa voiture, jamais je ne l'avais vue auparavant ! Pourtant, à présent, j'en vois des dizaines par jour !

Est-ce un signe du ciel ? A-t-il une certaine signification ?

*A priori*, il semble que non !

Mais on ne peut pas toujours se défendre de penser le contraire.

Et puis, est-ce si mal ?

Après tout, il n'y a qu'à soi que l'on fasse du mal...

Les pas rapides d'un cheval traînant une charrette s'éloignent rapidement. En me précipitant aux fenêtres, je n'ai que le temps de voir s'éloigner l'étrange attelage.

Est-ce le rêve, la réalité ?

Je ne sais plus.

Un souvenir, sans doute ! Celui d'une ballade dans un parc fleuri, loin de cet automne interminable et morose.

Courir après l'illusoire espace de l'amour sur Terre, vain, cher à payer et si douloureux pour le cœur...

Un soupçon de champagne rosé ; un Piper. Deux doigts de parfum dans le cou ; Jardin sur le Nil d'Hermès. Et quatre pâtisseries de chez Ladurée.

L'instant est parfait.

Divin, enivrant, délicieux.

Ai-je besoin d'autre chose ?

Pas réellement !

Bien que...

Tout ceci semble si décousu. Et il l'est ! Mais c'est ma vie, alors, je fais avec...

Je vis seul. Je n'ai jamais été marié et n'ai de ce fait aucun enfant. Aussi je dépense sans compter !

Il a quelques années, la chance m'a surpris au détour d'un billet de Loto. Pour une fois ! J'ai gagné des millions et j'ai décidé d'en profiter jusqu'à mon dernier souffle.

Le jour même, je quittais mon emploi de comptable smicard pour vivre dans le luxe. Je n'ai pas poussé le vice jusqu'à faire le canard, comme la pub de la Française des Jeux semble le préconiser, mais je n'étais pas loin de dire ce que je pensais au directeur administratif et financier du cabinet d'avocats américain pour lequel je travaillais ; un type absolument détestable et haï de tous, gras à souhait comme s'il n'avait été élevé qu'à la crème double ! Un petit cochon de lait à la peau laiteuse, bien que l'image soit trop gentille pour ce noble produit pur porc.

Parfois, on souhaiterait enfoncer la première chose qui nous tombe sous la main dans la tronche de son supérieur. Ce jour-là, j'en avais la possibilité car j'aurais pu, sans aucun problème et sans même jamais me rendre au tribunal, essayer un procès !

Mais je n'ai pas voulu m'abaisser à cette besogne. Je pense qu'un jour, quelqu'un le fera à ma place. J'en suis certain.

J'ai pour habitude de dire que l'on paye toujours ses crimes, ses délations, ses horreurs. Je me dis que la roue tourne. Et elle tournera pour cet ignoble individu car telle est la vie. Un jour, on est en haut, le lendemain, on est en bas ! C'est aussi simple que ça. Et alors, ceux que vous avez piétinés vous le rendent au centuple. Comme ils ont raison. Et pourquoi s'en priveraient-ils ?

Les rôles finissent toujours par s'inverser.

Ce jour-là, que Dieu ait pitié de son âme !

Tout comme son assistante, celle que l'on avait coutume d'appeler la chèvre. Elle devait bien avoir 282 ans, celle-là ! Elle aussi méritait l'échafaud pour ce qu'elle m'a fait. Sordide bonne femme...

D'ailleurs, j'ai vaguement entendu dire qu'ils les payaient déjà, ces crimes. Puisque tous deux ont perdu leur emploi au sein de cette firme tout aussi méprisable qu'eux.

Bien fait !

Bah, plus de temps à passer sur ces ringards.

J'ai d'autres idées en tête...

- Une tasse d'Earl Grey, monsieur ?
- Mariage Frères ?
- Bien sûr, monsieur !

J'aime entendre le luxe couler dans ma maison.

Avec l'argent, je me suis offert une demeure bourgeoise sur les hauteurs de Lyon et me suis attaché une flopée de domestiques à tout faire pour me servir.

Dans le même temps, j'ai délaissé mes amis. Je l'avoue, par peur de leur réaction ; l'appât du gain que je venais de gagner. Je ne voulais pas voir les rapaces se jeter sur moi, comme ils le font sur leurs proies pour les attaquer, les piller, les dépecer.

En fait, je crois que je souhaitais juste être tranquille, que personne ne vienne m'incommoder.

Dans ma grande et belle maison, j'ai, par la suite, installé une, deux puis trois maîtresses qui me quittèrent aussi prestement qu'elles avaient emménagé et étaient tombés amoureuses de moi !

Après ces échecs, j'ai tout simplement décidé de profiter seul de ma fortune. Voyages, excellente nourriture et le luxe dans tous ses états.

Oui, la réalité semble belle, riche et sans problème.

Pourtant, la vérité est toute autre ; laide, vide de sens et sans fondement.

Car malgré cette profusion de servitude, cet argent presque inépuisable malgré mes dépenses pharaoniques et cette facilité de vivre sans jamais avoir à lever le petit doigt, tout sonne faux. Et je ne le sais que trop. Cette vie n'est que la bien pâle copie de cette existence dont je rêvais pour moi. Telle la cour du Roi. Et mon idole, Louis XIV se gausserait sans doute à la seconde où il entrerait cette maison, des semblants de mon impertinence à tenter de le copier et de ma stupidité, tout simplement !

Parfois, j'en viens même à regretter ma précédente activité. A peine cinq années de cette nouvelle aventure ont suffi à m'achever. Je ne sens plus la vie au bout de mes mains. Et qu'y a-t-il de pire que cela, je vous le demande ?

Les musiques du film *Les liaisons dangereuses* de Stephen Frears fanfaronnent fortement dans la maison. Une œuvre inspirée des plus grands classiques. Il me faut bien cela ! Une sortie digne des notables de ce monde, de ceux qui ont fait quelque chose de leur vie, qui laisseront une trace...

Je me suis étendu sur le lit. Comme mon kiné me l'a appris, je me mets à faire mes exercices de respiration. Je vais m'endormir. Du vrai sommeil. Celui dont on ne revient pas...

Jamais.

Ainsi, et pour m'accompagner, vont s'égrener parmi mes préférées : *Derrière le maquillage...*

Je commence donc...

J'inspire par le nez, puis expire lentement et longuement par la bouche.

Le phénomène me fait toujours bailler. C'est un bon signe. Souvent, après une dizaine de ces exercices, je m'endors sans aucun problème.

Bien sûr ce soir, je me suis aidé. Je ne peux pas faire autrement. On les trouvera après que je sois parti. Elles sont blanches et de formes oblongues ! Il en reste une dizaine sur la table de chevet. Si cela tente quelqu'un...

Egalement : *Ce n'est pas ma faute...*

Avant de retourner d'où je viens – d'où nous venons tous – je me posais une dernière fois cette question qui m'a hantée toute ma vie.

Au moins une fois dans ma vie... ai-je aimé ?

Déjà, un certain engourdissement m'envahit.

Je me le demande. Encore, encore et encore. Amour, vie, une fois ?

Les mots retentissent comme un écho changeant.

Je pénétrais une immense forêt.

A mesure que j'avancais dans cette forêt au demeurant si familière et pourtant si différente, un étrange phénomène m'entourait. Et ce n'était pas peu dire ! Les fougères qui bordaient le chemin que j'empruntais semblaient grandir.



Mais était-ce dans ce sens, ou était-ce moi qui rapetissait. Bien que l'événement ne soit pas du tout identique, le résultat, lui, en revanche, l'était. Je fondais... J'aurais pu me détourner, repartir dans l'autre sens tant qu'il en était encore possible. Pourtant, une étrange fascination m'en empêchait. Je ne parvenais pas à me détourner pour voir ce que je laissais derrière moi. J'avais.

Et bien que des dangers, immanquablement, allaient se dresser devant moi, je ne pouvais résister à cet appel. Il ne s'agissait pas de celui de la forêt. Non, bien sûr. Il s'agissait d'autre chose. Quelque chose de plus fort !

Étaient-ce les comprimés qui déjà faisait effet ?

Oui, sans doute.

Je regrettais aussitôt mon geste.

Déjà ?

Oui ! Et après tout, j'en ai le droit. C'est le privilège des riches d'être capricieux. Je pourrais même interrompre le processus si je le souhaitais réellement, je le sais, j'en suis sûr !

Forcément : *Une dernière prière...*

Ainsi, mon esprit revient à cette question primaire qui me hante encore, encore et encore... je ne parviens plus à penser à autre chose.

J'hoche la tête. Bien sûr que j'ai aimé. Quelle question idiote !

Un doute s'immisce néanmoins dans mes ultimes pensées.

Oui, bien sûr, j'ai aimé.

Je repousserais bien cet instant quelques minutes encore pour être certain ; enfin, autant que je puisse l'être...

Il est trop tard...

Oui, oui, oui ! Bien sûr que j'ai aimé, oui, j'ai aimé. Il faut qu'il en soit ainsi. Je me rassure. Bien sûr, bien sûr, bien sûr...

Le sommeil me gagne.

Evidemment : *Le final...*

J'en suis certain à présent.

Immanquablement...

Oui, j'ai aimé.

Cela ne fait aucun doute !

Tout de même.

Je me souviens...

J'ai aimé...

... moi-même !

**FIN**

## L'hiver

Ce jour-là, la neige avait envahi tout le comté. Il faisait très froid. Cet hiver n'en finissait pas. Quand ce n'était pas la pluie, c'était le froid. Et quand ce n'était pas le vent, c'était la neige. Tout le monde espérait que l'été serait beau. Mais rien n'était certain.

La jeune fille se promenait chaque dimanche après-midi. Elle détestait le froid, mais sortait volontiers le week-end pour se changer les idées. Elle laissait ses parents devant la télévision qui lui recommandaient de faire attention, remarque à laquelle elle ne répondait presque jamais !

C'était inlassablement le même rituel ; elle se dirigeait vers le parc du château. Il y avait beaucoup de monde, surtout les dimanches après-midi, lorsque les familles ont fini le traditionnel repas de fin de semaine après la messe. Elle regardait ces processions qui lui faisaient penser à des troupeaux de moutons...

Dans les écouteurs de la jeune fille, passait une toute autre musique que celle de l'église...

Plus dynamique, libre mais tout aussi spirituelle. Enfin... à sa manière.

Et les symboles et influences des groupes de la période post Punk se lâchaient à pleins poumons et décibels dans les oreilles de leur petite fan ; Sisters of Mercy, Siouxsie & The Banshees ou Joy Division pour ne citer qu'eux. Des titres hurlants, des textes occultes et des images médiévales faisaient ainsi le quotidien de la jeune fille. Et Eldritch, Susan

ou Ian l'enivraient tour à tour de leurs voix enveloppantes, mythiques et enivrantes.

La jeune fille s'y retrouvait. Bien sûr !

A moins d'être particulièrement faible – ce qu'elle n'était pas le moins du monde – on ne reçoit que ce que l'on souhaite. C'est ce qu'elle disait tout le temps. Mais était-ce dans l'intention de justifier ses choix ou bien de se rassurer elle-même ?

Ses tenues aussi tentaient de reproduire celles des groupes légendaires qu'elles vénéraient. Dans la rue, elle faisait peur. Et même à la maison, ses parents s'en méfiaient ! Pourtant, sous cette carapace de cuir, sous ce maquillage et ces chaînes cognant les unes aux autres, battait le cœur sensible d'une jeune fille frêle et sans aucune animosité.

D'ailleurs, n'allait-elle pas bientôt devenir elle-même la proie d'un monstre bien plus effrayant qu'elle ne l'avait jamais été et ne le serait jamais ?

En fait, elle était de nature assez peureuse. Finalement, une adolescente semblable à une autre. Comme tous ceux et celles qui n'ont qu'une faible expérience de la vie. Mais cela, elle n'en avait pas encore conscience !

Elle avait marché sur les jolies avenues de la grande terrasse en haut et rentrait en longeant la muraille par le bas. Elle n'avait découvert cette ballade que très récemment. Elle aimait bien, car il y avait moins de monde, beaucoup moins de monde, en fait presque personne. Car une fois engagé sur ce chemin, il fallait obligatoirement faire un très grand détour pour regagner les hauteurs de la ville, ce que peu de personnes semblaient enclines à faire.

Et ce jour ne faisait pas exception à la règle. Comme à son habitude, l'endroit était désert.

La jeune fille se sentait bien. Il faisait toujours très froid, mais elle portait un épais blouson qui la protégeait des bourrasques soudaines et imprévisibles.

Le sentier regorgeait d'eau. La neige semblait fondre.

– Déjà ! pensa-t-elle.

Elle sortit du sentier balisé au sol par le passage des VTT pour redescendre vers les maisons. Elle n'avait pas encore l'habitude de ce chemin-là, mais elle le situait bien. Elle avait un bon sens de l'orientation. Et ce dernier lui disait qu'elle se trouvait à l'arrière des jardins des grosses maisons familiales du village en dessous de sa ville natale.

La terre, détrempée par la neige fondante, était glissante. Très glissante.

La jeune fille tomba deux fois. A la troisième, elle parvint à s'agripper de justesse au grillage qui accompagnait un semblant de marches taillées à même la roche.

Elle n'avait pas pensé un instant que la neige serait si dense en forêt car dans le centre ville, elle avait totalement disparu.

La jeune fille s'était emmêlée, par deux fois déjà, les bras dans les fils de ses écouteurs. Aussi décida-t-elle de les enlever et d'éteindre le baladeur de musique en attendant de sortir complètement de ce borbier. Elle allait finir par l'abîmer. Et elle ne pouvait pas se le permettre. C'était le quatrième en deux ans et ses parents l'avaient prévenue : cette fois-ci, c'est le dernier !

Elle avançait tant bien que mal sur le sentier qui bifurquait le long des clôtures des maisons. Elle patinait, glissait, s'em-bourbait même parfois.

Tandis qu'elle venait de s'arrêter pour mieux repartir, elle se retourna brusquement car elle avait entendu un bruit étrange. Pendant quelques secondes à peine, son regard suivit une ombre fuyante à une quinzaine de mètres derrière elle.

La jeune fille se remit en marche. L'ombre l'a préoccupa un instant puis s'échappa de ses pensées. Un lapin ? Non, c'était plus important que ça ! Une biche ? Sans doute, il y en avait dans la forêt. Oui, c'était sûrement un animal.

Il faisait toujours très froid et le ciel se noircissait. Il ne pleuvrait pas, la météo l'avait annoncé. En revanche, de nouvelles chutes de neige étaient possibles localement.

Elle se retourna une nouvelle fois afin de démentir ou confirmer ce qu'elle avait vu. Mais rien. Elle était seule sur le sentier. Les maisons bourgeoises s'étalaient en enfilade. Pas un bruit ne filtrait. Quelques cheminées distillaient çà et là une fumée blanche qui donnait à l'air cette douce odeur du bois qui brûle. Soudain, la chaleur du feu lui manqua. Elle eut envie de retrouver rapidement sa chambre. La sécurité de la maison. Elle ne voulait plus rester ici.

Parfois, on aimerait quitter certains lieux avant même d'y être arrivé !

Encore dans ses pensées, elle en fut sortie brusquement par le coup de sonnette d'un VTT qui passait à vive allure sur le chemin. Le sportif n'eut qu'un bref merci suite à l'écart en toute hâte que fit la jeune fille.

– Quel mufle ! pensa-t-elle en se retournant.

Mais la pensée s'en alla bien vite. L'ombre fuyante venait de réapparaître ! Comme la première fois, elle s'estompa très vite. Sans doute à cause du VTT. Mais la jeune fille ne pu s'empêcher de ressentir une petite gêne.

Elle voulu crier, appeler le sportif mais il était déjà loin ! Et puis, lui dire quoi ? Elle allait passer pour une folle. Non merci, elle se débrouillerait seule !

Elle se remit en marche. Cependant, cette fois-ci, elle décida de se retourner tous les trois pas. Au début, elle ne vit personne. Mais rapidement...

Oui, rapidement, l'ombre fuyante réapparut... Elle ne parvenait jamais à voir ce que c'était. Trop rapide, insaisissable...

Elle l'aperçut deux fois de plus.

Depuis quelques instants, une anxiété était née dans le ventre de la jeune fille. Celle des matins d'examens, des retours de vacances ou des explications à donner aux parents lorsque l'on a fait une énorme bêtise...

Elle la sentait enfler.

Sa bouche se mit à saliver. Beaucoup. Enormément. A un point qu'elle ne parvenait plus à déglutir. La salive s'accumulait sans qu'elle ait le temps de l'avalier. Un tel phénomène lui était déjà arrivé dans une situation similaire d'angoisse passagère.

Bien sûr, l'inquiétude présente était au-delà de tout ce qu'elle avait connu. Et elle était parfaitement justifiée...

La salive continuait d'envahir sa bouche sans qu'elle puisse l'absorber. Elle se mit à cracher sur le côté du chemin tout en continuant à avancer. Elle ne pouvait pas se permettre de s'arrêter. Il fallait régler le problème en même temps.

Et comme si cette horrible manifestation ne suffisait pas, des nausées vinrent s'ajouter à l'inquiétant phénomène.

La jeune fille n'en pouvait plus. Elle n'avait jamais subi une telle pression !

Elle était déjà passée par ce chemin deux ou trois fois. Et une maison abandonnée allait bientôt se trouver sur sa droite. Si elle se sentait toujours menacée en passant devant, elle y

entrerait sûrement. Elle s’y cacherait le temps de laisser passer ce qui la suivait !

Sûrement un homme. Seulement des hommes font ce genre de choses. Epier, intimider ou bien pire encore...

Elle marchait aussi vite que possible. Mais la neige, et la boue qui se découvrait parfois dessous, l’empêchaient d’aller plus vite. Elle aurait voulu. Cependant, glisser puis tomber à terre serait bien pire encore que continuer d’avancer lentement. Il valait mieux être prudent. La jeune fille ne voulait pas mourir.

A cet instant, elle repensa à ses parents. Bien au chaud chez eux. Se faisaient-ils du souci ? Sans doute pas ! Habités aux escapades notoires de leur fille et ses rentrées nocturnes, ils ne s’apercevraient pas de son absence. Ils n’appelleraient pas la police.

– Quels crétins, pensa-t-elle un instant.

– Ben oui, c’est vrai quoi ! ajouta-t-elle encore et comme pour justifier ses dires.

– Pour une fois qu’il faudrait qu’ils le fassent, cela ne leur viendra pas à l’esprit ! termina-t-elle enfin.

Elle ne pouvait pas compter sur une quelconque aide extérieure. Et puis, elle devait leur prouver qu’elle était bien ce qu’elle affichait être et pas simplement le reflet de ces groupes incompris des années 70 et 80.

Son chat, lui, en revanche, devait bien l’attendre. Oh, pas par affection, plutôt par nécessité ; celle de manger !

La nuit commençait à pointer le bout de son nez. A cette période de l’année, elle arrive vite. Elle surprend. Elle enveloppe rapidement le monde sur lequel elle tombe. Elle peut aussi le perdre...



La gêne dans la bouche de la jeune fille avait fini par s'en aller. Elle décida d'accélérer le pas. Elle ne voulait pas courir. En fait, elle ne pouvait pas. Elle n'avait jamais pu ! Sa surcharge pondérale en était la cause. Elle marchait aussi vite que possible. Sans doute plus vite que jamais !

Elle savait qu'elle serait vite essouffée à ce rythme, mais elle ne pouvait pas laisser l'homme la rattraper. Qui était-ce ? Que voulait-il ?

Elle ne s'était pas posée les questions en fait !

D'ailleurs, était-il encore derrière elle ?

Elle n'osait pas se retourner.

Elle sentait la pression du danger augmenter.

La panique qui l'avait gagnée et entraînée dans cette petite course la pénétrait plus encore.

Une atroce expression s'afficha alors sur son visage ; la peur dans toute sa splendeur.

La jeune fille tenta d'accélérer le pas. Elle savait pourtant qu'elle était presque à sa vitesse maximale.

Etait-il encore là ? Derrière ?

Tout en continuant à marcher, elle se retourna rapidement. Elle avait besoin de savoir. Cependant, elle le fit au plus inopportun moment ! Son pied droit s'engagea sous une racine à peine visible ; celle d'un arbre immense qui se tenait à sa droite. Le manteau blanc avait tout recouvert mais...

La jeune fille poussa un hurlement. Pas tellement de douleur, elle n'avait pas eu le temps d'y penser. Non ! Le cri était engendré par la peur. Immédiatement, son esprit avait imaginé l'homme l'ayant surprise dans sa course, profitant de son

inattention à tenter de le trouver derrière elle tandis qu'il se tenait devant.

Car ce que l'homme ne peut voir, l'homme en a horreur !

Rapidement, la jeune fille a réalisé que ce n'est qu'une racine. Mais pas question pour autant de rester à terre. Certes, une douleur se fait déjà sentir, mais elle ne peut se permettre de folâtrer. Non, pas maintenant. Tout à l'heure, à l'abri, elle regardera. Mais là, il faut continuer, avancer, s'échapper...

Elle se relève. La maison n'est plus qu'à quelques mètres. Elle le sait. Elle l'espère. Elle ne sait plus très bien. Elle imagine.

Mais tout se brouille...

Elle n'a plus le choix à présent. Elle sera obligée d'y entrer. Elle doit se protéger.

Des larmes viennent marquer son visage qui était resté de marbre jusqu'à présent, hormis cette expression de peur un peu plus tôt. Et le maquillage noir de la jeune fille commence à couler sur ses joues rosées. Ses yeux amande ne sont plus visibles. Ils sont enclavés d'horribles cercles sombres et inquiétants.

Ça y est ! La maison est là. A cinq mètres à peine. Il ne lui reste plus qu'à longer le mur d'enceinte, entrer par la porte et grimper l'escalier qui monte au rez-de-chaussée. C'est une curieuse habitation. Assez petite et mal faite. En ruine depuis des années, tout un pan de mur est à terre, dans la cour devant.

Mais elle fera l'affaire.

Avant de pénétrer dans la maison, la jeune fille se retourne une dernière fois. Personne en vue. Parfait. Bien sûr, cette fois-ci, avant de réaliser la manœuvre, elle a pris soin de regarder où elle posait les pieds !

Elle monte l'escalier. L'ensemble donne l'impression de vouloir s'écrouler à tout moment. Mais peu importe ! Il faut qu'elle se protège. Il vaut mieux risquer sa vie sous un effondrement de toit que devoir subir une quelconque torture physique sous la menace d'un couteau tenu par un malade mental. Elle ne veut pas imaginer quoi que ce soit de plus violent. Elle s'en défend. Elle tente d'empêcher son cerveau de penser trop. Pourtant, ce dernier lui a déjà soumis toute la palette de ce qui pourrait lui arriver. En vrac et sans ordre de gravité ; le viol, la torture, des coups de couteau, une balle... la mort !

Bien sûr...

Elle essaie d'avancer dans la maison sans faire de bruit, ce qui n'est pas facile car le sol est jonché de débris de toutes sortes ; des plastiques, de la porcelaine brisée et des couverts en métal. Il n'y a personne bien sûr. Pas même la trace d'un sans-abri ou d'un clochard. L'endroit est totalement désert. Il est abandonné depuis des années. Cela ne fait aucun doute.

La jeune fille prend l'escalier qui monte au premier étage. Le rez-de-chaussée n'offrant aucune cachette susceptible de la couvrir quelque temps.

Tout en avançant dans la pièce de l'étage supérieur, la jeune fille se demande où elle va pouvoir se dissimuler lorsqu'elle remarque une porte entrouverte mais qui semble faire partie du mur. En fait, il s'agit d'un placard de cuisine à l'habillage un peu original. Cependant, il fera l'affaire et plutôt deux fois qu'une !

Les étagères se trouvent sur le sol, plus ou moins réduites en poudre par les vers. Ce qui arrange bien les affaires de la jeune fille. Elle va pouvoir s'y glisser.

La cheville de son pied droit commence à lui faire très mal. Elle s'en occupera une fois installée.

Un instant, elle imagine qu'il y a sans doute des rats. Mais elle n'a guère le choix. Elle entre dans le petit réduit et tente de se caler le mieux possible.

Elle referme la porte en la tirant à elle. Elle parvient même à la bloquer de l'intérieur avec deux tasseaux d'étagères tombés à terre. Elle se sent en sécurité. Enfin !

L'obscurité s'est installée dans le réduit qu'elle occupe. Cependant, la jeune fille parvient à voir ce qui se passe dans la pièce en regardant par les fentes des planches de bois légèrement disjointes de la porte. Finalement, la cachette est idéale ; voir sans être vue.

Ce qu'elle ne va d'ailleurs pas tarder à expérimenter...

Tout en essayant de rester alerte sur la situation et d'éventuels bruits suspects, la jeune fille se met à penser à autre chose.

Ses idées remontent légèrement le temps. Oh, pas très loin ! Jusqu'au matin même.

Quelques heures plus tôt, elle se tenait devant le miroir de la salle de bain, à trouver qu'elle avait de vilains boutons un peu partout sur le visage. Ils semblaient pousser par wagons entiers, ce n'étaient pas juste deux ou trois.

– Quelle importance ces boutons à présent ? Aucune, aucune, aucune ! se dit-elle.

Ensuite, il y avait eu la prise de tête habituelle avec son père lors du déjeuner dominical.

– Que fais-tu de ta vie ? Pourquoi ne vas-tu plus à l'école ? Et puis, on ne sera pas toujours là !

Un discours difficile à comprendre depuis l'extérieur du cercle familial ; sans aucun doute trop ferme pour les uns et pas assez pour les autres.

Les parents de la jeune fille étaient âgés. Il leur était difficile de suivre l'évolution de leur fille sans être en conflit avec elle. Alors, lui ordonner sèchement quelque chose, c'était chose impossible ! Et la jeune fille le savait bien. Ses parents

n'avaient aucune prise sur elle. Alors, elle faisait ce qui lui plaisait sans aucun égard pour eux.

La jeune fille vient de trouver la position la moins inconfortable pour son dos et ses jambes. Elle frictionne sa cheville qui enfle et la fait souffrir. Soudain, une étrange sensation vient troubler ses réflexions et son massage. A cet instant, la jeune fille est en train de se promettre d'être plus gentille envers ses parents.

Cependant, les meilleures résolutions n'arrivent-elles pas souvent... trop tard.

Elle n'a rien entendu. Pourtant, l'impression qu'elle a ressentie lui indique une présence.

Un sordide malaise se glisse en elle. Rapidement, elle sait pourquoi. Et ce que c'est !

La présence – qu'elle n'a pas encore vue – est précédée par une odeur particulièrement horrible. Fétide, écœurante, fécale ! Et tenace. Particulièrement tenace ! Une insupportable odeur pestilentielle qui semble envahir tout le lieu.

La jeune fille fronce les sourcils, détourne la tête, se bouche le nez, mais rien n'y fait ! L'odeur est partout. C'est intenable.

Soudain, une masse obscure s'avance dans la pièce. La jeune fille la distingue grâce aux fentes entre les planches disjointes de la porte du placard. A cet instant, l'odeur devient presque absente, secondaire en tout cas. La peur obstruant l'odorat. La jeune fille perçoit son cœur accélérer devant l'ombre qui se répand dans la pièce.

La jeune fille essaie de retenir sa respiration un instant. Faire le moins de bruit possible. Tenter de devenir une partie de la maison. Se figer.

L'ombre avance toujours et sans faire le moindre bruit. Elle inspecte la pièce, la maison, les recoins. Tous les recoins. Mais la jeune fille ne se trouve-t-elle pas dans un recoin ?

L'ombre va et vient. La jeune fille ne sait toujours pas ce que c'est. Mais elle ne souhaite pas le découvrir non plus. Elle veut juste qu'elle s'en aille, qu'elle la laisse tranquille. Elle veut que l'odeur, aussi, s'en aille. A cet instant seulement, elle saura que l'ombre n'est plus là.

Son corps frissonne. Est-ce le froid, la peur ou la haine de s'être ainsi fait piéger ? Sans doute un mélange des trois. Elle tente de se rassurer avec le second tasseau de bois qu'elle tient fermement dans ses deux mains. Cependant, ses mains lui font mal de devoir rester longtemps dans cette position.

Epuisée par la course, l'anxiété ne fait que gagner en intensité. La jeune fille est à bout. Elle ne sait comment ni combien de temps elle va tenir. Elle s'imagine déjà déchiquetée et son corps répandu dans cette sordide maison. Quelle triste fin !

Quelle horrible fin !

Non, ce n'est pas possible. Pas ainsi, pense-t-elle.

Sa tête heurte brusquement la porte en bois. Elle sursaute. Elle s'est endormie. Elle a un léger haut-le-cœur à l'idée que la chose se trouve peut-être là, juste de l'autre côté du placard. Tout en fermant les yeux, car elle n'a pas le choix, elle respire. Elle est surprise, l'épouvantable odeur n'est plus présente. Elle pousse un soupir de soulagement.

A présent, il fait nuit noire. La jeune fille ne semble pas disposée à quitter son refuge. Elle préfère attendre sagement le matin. Elle va tenter de rester éveillée.

Pourtant, elle se rendors presque aussitôt.

Elle bondit à nouveau. Quelque chose vient de la réveiller. Un instant, elle est prise de panique. Mais les battements de son cœur redescendent rapidement. Elle est sauvée. La nuit est passée. C'est le soleil qui vient de la sortir de sa nuit de terreur en lui chatouillant le bout du nez. Un rayon s'est aventuré là où les autres n'ont pas osé, encore engourdis par les ténèbres.

Elle tend l'oreille. Il n'y a aucun bruit, aucun crépitement, aucun danger. Elle s'en veut de s'être endormie car ce qui l'avait suivi aurait pu à tout moment l'attraper et en faire ce qu'il avait projeté. Mais la... chose semble partie et ne lui a rien fait. Heureusement. Quelle nuit ! Elle se met à rire. Un rire salvateur qui ne fait que libérer les tensions de la nuit.

Après tout, peut-être a-t-elle rêvé ?

La jeune fille se relève puis ouvre lentement la porte du placard. Elle regarde à droite puis à gauche avant de quitter sa cachette. Personne ! Elle sort de l'étage par l'escalier qui y mène et donne également sur le jardin.

Elle respire un grand bol d'air frais. Elle avance sur la neige qui s'enfoncé sous ses pas.

Par le jardin, le portail de la propriété abandonnée est entrouvert. Elle n'en est qu'à une quinzaine de mètres.

La jeune fille sourit au soleil qui monte lentement dans le ciel d'hiver.

Libre, libre, libre...

Elle regarde sa cheville. Elle n'est plus enflée. Ce n'était sans doute qu'une très légère entorse et le repos de la nuit l'aura guéri.

Lorsqu'il ne se sent pas en danger, le corps humain possède de merveilleuses facultés de récupération !

La jeune fille sort le baladeur de sa poche puis choisit sa chanson préférée qui commence aussitôt. Elle va remettre ses écouteurs sur ses oreilles lorsque ses yeux se gonflent subitement et son âme se remet à paniquer. Il n'y a eu aucun bruit. Cependant... elle sait.

Oui, elle sait que la chose est revenue. Qu'elle est là, derrière elle, à deux pas.

L'impression de la veille, cette étrange sensation est à nouveau présente. Et elle est, comme la veille, accompagnée de cette horrible odeur.

Elle n'ose pas mais il va bien falloir se retourner. Il faut qu'elle confronte l'objet de sa peur, qu'elle voit ce que c'est ! Elle ne peut pas rester sans rien faire, sans combattre un minimum. C'est en tout cas, ce qu'elle se dit.

Prenant son courage à deux mains, la jeune fille se tourne brusquement vers son assaillant.

Elle comprend alors toute l'épouvante de la situation. Une fraction de seconde, elle s' imagine crier. Pourtant, elle sait déjà qu'elle n'en aura... pas le temps. Voire même que cela ne servira... à rien.

Le lecteur de musique tombe dans la neige en même temps que quelques gouttes de sang. Sur le petit écran, imperperturbable, le nom du groupe et le titre de la chanson sont affichés.

*Killing Joke*  
*A love like blood*

**FIN**



Ironie des destinées brisées par la simple volonté de l'existence qui ne donne pas toujours raison à ceux qui le voudraient.

Chaque saison apportant son lot de combinaison ; naissance, destin, évolution. Certaines de ces associations seront plus fructueuses que d'autres. Pourtant, elles auront toutes la même conclusion. Elles seront toutes très mortelles.

Mais sans doute est-ce cet inconnu ; le futur de notre destinée, qui nous maintient en vie, nous force à nous battre jusqu'au bout, nous contraignant à n'abandonner qu'après notre dernier souffle de vie ?

Imprimé en France  
avril 2010

Dépôt légal : mai 2010





« Des mondes presque parfaits... »

A l'heure de notre mort, sonne le bilan.

Le final, l'ultime, le définitif !  
Appelez-le comme vous voulez.  
C'est le dernier !

On sait que jamais plus  
il n'y en aura d'autre.

Et toutes les étapes de la vie défilent  
alors sans pudeur aucune ;  
les grandes actions, les coups bas  
et les petits secrets.

Tout revient en mémoire, tout est clair,  
tout est là.

Tout est vain. Aussi...

*A l'heure de notre mort* est un recueil  
de 4 saisons toutes plus... mortelles  
les unes que les autres.

[alexandre-arnaud.com](http://alexandre-arnaud.com)

6 €

ISBN : 978-2-9525970-5-0

